

## 8. Georges Borgeaud

---

Volume 9, numéro 1 (49), janvier–février 1967

Pierre Jean Jouve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60615ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce document

(1967). 8. Georges Borgeaud. *Liberté*, 9(1), 49–52.

## 8. *George Borgeaud*

### *Question :*

La critique contemporaine a considéré Jouve comme l'héritier direct de Baudelaire. Georges Borgeaud pourriez-vous nous éclairer sur ce jugement ?

### *G. BORGEAUD :*

Je ne pense pas que Pierre Jean Jouve soit l'héritier direct de Baudelaire. Je dirai plutôt qu'il a rencontré Baudelaire à un moment important de sa vie, qu'il en a subi un choc et qu'il lui garde depuis une reconnaissance filiale énorme. D'ailleurs, son "*Tombeau de Baudelaire*" . . . commence par "*ô cher, ô magnifique, ô saint Baudelaire.*" Ensuite, Jouve explique et s'explique. Mais je ne vois pas de rapport aussi précis que vous ne le pensez entre la poésie de Jouve et celle de Baudelaire, ou alors c'est paraître ignorer tout ce qui est survenu après Baudelaire et dont Jouve a assimilé l'expérience : Rimbaud, Mallarmé . . . Baudelaire a été l'initiateur, si vous voulez. Jouve est reconnaissant à Baudelaire de lui avoir démontré la gravité de la poésie, de lui avoir permis d'entrer en poésie, comme on entre au monastère.

### *Question :*

Cependant, nous pouvons voir de nombreux points communs : dandysme, fard, masque, satanisme, utilisation de ce que Jouve appelle matière noire pour une montée acharnée à l'esprit, chute, culpabilité, péché, servent chez l'un et chez l'autre à rejoindre la dimension mythique dans laquelle se projette le poème.

### *G. BORGEAUD :*

Oui, en effet ! Mais dans l'oeuvre de Jouve, les choses sont moins simples. Elles ne se formulent pas selon un langage parathéologique, ou comme chez Baudelaire nostalgique d'une enfance ou d'un paradis perdu. Par exemple, j'y vois moins le mot péché

que celui de faute et la différence est énorme. L'un est moral, l'autre dramatique. Quand Jouve parle de Baudelaire il s'oblige, bien sûr, d'user de la terminologie de Baudelaire pour mieux approcher son christianisme. Mais celui de Jouve est infiniment plus hautain, plus distant. Je voudrais dire plus subtil, à supposer que dans ces affaires on puisse parler de subtilité. Je ne vois pas le dandysme chez Jouve. Tout au plus un éloge du dandysme à travers Baudelaire, Delacroix. Mais où dans l'oeuvre de Jouve vous voyez une affirmation de dandysme, je vois une immense aristocratie, un ton, si vous voulez d'une noblesse extrême qui est dans la nature de Jouve et non dans un choix.

Non, vous ne confondez pas, mais vous écoutez trop l'explication que donne du dandy Baudelaire et vous pensez qu'elle peut convenir à Jouve. Il faut les dissocier. Jouve a cette intuition extraordinaire de reconnaître le plus profond Baudelaire et de savoir nous le démontrer. Son analyse se poursuit dans la gravité de la poésie, non dans les incidentes, dans la profondeur de la vision baudelairienne, ce que vous appelez la matière noire chez Jouve. Jouve, si vous le voulez, a un noyau baudelairien, mais la chair du fruit ne l'est pas. Vous comprenez ce que je veux dire par là.

*Question :*

Néanmoins, il voit en Baudelaire, et c'est, je pense, ce qui l'a fasciné, le poète français de la spiritualité.

*G. BORGEAUD :*

Oui, certainement ! Il voit, probablement, en Baudelaire, le premier poète dramatique, le premier poète qui, enfin, pense de la poésie qu'elle est autre chose qu'une musique, que l'expression de la sensibilité. Baudelaire est le premier tragique de la poésie, la victime d'une certaine idée de la poésie, son martyr. Jouve aussi, d'une certaine manière, mais il vient après. Il a pris, si vous voulez, la règle de Baudelaire pour la poursuite de sa propre poésie, ou la spiritualité de Baudelaire, ou les principes baudelairiens... Tout cela est engagé dans l'intimité la plus farouche.

*Question :*

C'est-à-dire qu'il a reconnu en Baudelaire celui pour qui la poésie était l'engagement total dans son acception la plus haute.

Et c'est cette voie, sans doute, et certainement, qui a fasciné Jouve et qui l'a fait s'engager lui aussi dans une poésie entièrement vouée à l'esprit et brûlant cette matière, consommant cette matière, ne refusant rien de ce monde, même si elle peut être considérée, cette matière, primitive, originelle, comme scandaleuse.

*G. BORGEAUD :*

Oui, bien sûr ! Mais j'ajouterai que chez Jouve, il y a une connaissance des mystiques que Baudelaire devait ignorer presque et cette connaissance fait que la poésie de Jouve se situe toute seule, par un mécanisme acquis, sur un plan mystique. Tandis que celle de Baudelaire se situe sur le plan de la conscience, du coeur mis à nu, de l'aveu, de la culpabilité, de la douleur directe et immédiate. Jouve a transposé ça; il s'est voilé, il s'est caché derrière toute une structure mystique, d'autres disent de psychanalyse, mais je n'aime pas ce mot. Si vous voulez, une structure pathétique.

*Question :*

Cependant, dans son "*TOMBEAU DE BAUDELAIRE*" Jouve fait une analyse très pertinente de ce que j'appellerai et ce qu'il appelle lui-même les masques chez Baudelaire. A propos de Satan et de Dieu, par exemple :

*G. BORGEAUD :*

Du temps de Baudelaire les masques étaient plus nécessaires que du nôtre. L'époque était atroce, bourgeoise pour employer un mot simple et passe-partout. On était alors très vite scandaleux pour elle. Jouve n'a pas à prendre autant de précautions avec son époque. Les masques sont moins indispensables. Je dirai même qu'il n'a pas de masques. Son écriture est difficile, certes, il faut une certaine initiation à l'oeuvre de Jouve, mais il lui a enlevé toute part de comédie. Il n'y a absolument ni coquetterie, ni comédie chez Jouve.

Tenez, un thème commun à Jouve et à Baudelaire : PARIS. On ne peut dissocier Baudelaire de Paris et vice-versa. C'est un Paris triste et superbe, un Paris noir, un Paris qui déteste la poésie comme dit Jouve et, pourtant, l'élabore. Ce Paris là est aussi celui des peintres : Meryon, Courbet, mais Courbet ne peignait pas qu'à Paris, il était trop campagnard pour cela. Il peignait à Ornans et

s'agitait à Paris. C'est surtout le Paris de Delacroix, à la fois mondain et réfractaire, généreux et économe. D'ailleurs, ce Paris s'en va; il est en train de changer. Mais le Paris de Jouve est antérieur, peut-être, tout proche encore de celui de Baudelaire, ce qu'il fut jusqu'à la défaite, l'occupation . . . Jouve ne peut y être que malheureux, tout en sachant qu'il lui est indispensable, comme le drame.

Le contraste pour lui, c'est la haute montagne et vous l'avez remarqué, il aime l'air des sommets, autant dans ses romans et ses poèmes, par besoin de clarté et de transparence, mais la ville est mêlée au destin tragique de l'homme.